

feuille de salle

Selon toute vraisemblance

Jean-Marie Blanchet, David Coste, Pierre Labat

Ensemble :

Adverbe magique puisque par principe unique, Ensemble n'est jamais isolé. Il suscite le fantasme et la foison, l'universel. Il raconte une histoire à travers ceux qu'il réunit. En art, il devient nom masculin, et pour les puristes, est dissocié du principe sériel. Il demeure plus vaste. Réduit ou gigantesque, Ensemble rallie par la forme, la pensée, le vocabulaire, le medium, les couleurs, la philosophie. Il regroupe les œuvres en exposition, les Êtres dans le faire et la passion, et à l'atelier, les crayons usés jusqu'à la gomme.

Lexique peu ordinaire, selon toute vraisemblance. Émillie Flory, 2020

Trois artistes - trois amis - se retrouvent pour la première fois invités à présenter leur travail dans une même exposition. Ils décident alors de s'abandonner au plaisir partagé d'interroger le faire artistique et mettre en discussion leurs travaux respectifs. C'est décidé, s'il faut un fil rouge, il sera tissé de complicité et de dissonance. Aussi l'exposition devient un médium, l'ensemble prévaut sur la dimension individuelle, l'envie de convoquer des rapprochements flous et d'inviter des hasards objectifs s'affirme. Et la forme du parcours, d'un récit, surtout pas linéaire mais construit par résonances entre les travaux se dessine.

À l'instar des livres dont vous êtes le héros, l'exposition vous propose de lire cette histoire en opérant des choix et sélectionnant des points de vues. Si bien que votre visite vous permet d'éprouver une oscillation, un mouvement de balancier, devenue possible entre objets et figurations d'une réalité plus générale, nature domestiquée et espace domestique, matériaux et imitation, socle et mobilier, espace commun et espace fictionnel.

Cette oscillation vous fait alors passer des peintures-objets de Jean-Marie Blanchet – qui, par la matière, convoquent des lieux qui à leur tour nous plongent dans un imaginaire domestique et une impression de déjà-vu ou de déjà-là – aux paysages sans qualités révélés par le travail de David Coste – qui s'appuie sur l'idée d'une nature domestiquée par l'homme au point de la réduire à l'échelle d'une image-lieu. Et dans un rebond ou au creux d'une parallèle, vous arrivez dans un de ces lieux créés par Pierre Labat, peuplé d'objets ni pauvres ni riches. L'endroit est bien celui où vous êtes, mais augmenté dans ses signes, lignes et équilibres par un ailleurs, celui de l'art et de ses origines.



Jean-Marie Blanchet, David Coste, Pierre Labat © Bel Ordinaire

Jean-Marie Blanchet

Né en 1970

DNSEP Bourges 1994

Vit à Villeneuve-sur-Lot, enseigne à l'École supérieure d'art et de design des Pyrénées à Pau

Assembler :

Assembler est généreux, il construit, compose, coupe et colle. Il réunit plusieurs entités en une et laisse pourtant sa liberté à chacune. Verbe du faire et de la manualité, il aligne sur un même plan millimétré (ou non) objets et modules. Il fait grandir le volume par la balance et le cumul, fortifie l'image en troublant la vision, enchâsse les pièces de bois et de métal, joue de superpositions. Selon toute vraisemblance, tout se solidarise grâce à lui et coopère pour faire œuvre et exposition.

Lexique peu ordinaire, selon toute vraisemblance. Émillie Flory, 2020

Jean-Marie Blanchet se situe à la croisée d'un chemin, entre l'histoire de l'art et le magasin de bricolage. Son médium de prédilection, la peinture, convoque des éléments de l'histoire de l'art et des éléments familiers de la sphère domestique. Il essaie de jouer avec l'héritage de l'abstraction, sans chercher de formes nouvelles, qu'il déplace du côté d'un environnement domestique, avec un retour au « faire soi-même » et la main comme outil principal. L'artiste s'interroge sur ce qu'il peint et comment il le peint. Ce questionnement trouve son levier dans la composition, à travers laquelle il trouve des astuces pour faire un minimum de choix qui seraient, selon lui, trop subjectifs ou trop romantiques. Pour s'affranchir de cette part privée qu'il ne veut pas laisser pénétrer dans ses propositions artistiques, il règle ces questions de choix en recourant à des facteurs extérieurs. Pour produire ses séries, il joue avec des systèmes et des registres qui lui permettent de trouver des procédés et de se fixer des règles tout en mettant à distance la dimension psychologique qui ne l'intéresse pas dans l'art.

Sa peinture, qu'il qualifie de processuelle, utilise donc des processus de fabrication. Les matériaux choisis le guident aux frontières d'une représentation du réel, d'un mimétisme ou d'une simulation. Ainsi le simili-cuir dont le terme simili veut aussi dire simulacre, est un matériau qui en imite un autre et renvoie à l'idée de mobilier d'intérieur, de meubles. Ce qui peut créer à la fois des images et renvoyer à des objets communs. Avec l'utilisation de matériaux connus, on voit ce que l'on voit, il n'y a pas de transcendance dans son travail, il se tient du côté du réel et de l'immanence.

Ses œuvres proposent aussi une dimension haptique* et sensorielle, le matériau utilisé donne envie de les toucher.

Le visiteur est confronté à l'œuvre et tourne autour pour l'appréhender car l'objet a une épaisseur et les matériaux une dimension sensible.

Et puis j'accroche assez bas, dans un rapport assez physique avec la peinture. Je vais essayer d'attirer, d'aller chercher le spectateur dans un rapport plus corporel qu'intellectuel, plus sensible qu'intelligible. J'aime cette relation physique à l'art qui oscille entre ambiguïté et confusion : est-ce que c'est une image ? Est-ce que c'est un objet ? Est-ce que c'est bien ce que l'on voit ?

* Qui concerne le sens du toucher



Jean-Marie Blanchet, Wood © Patrice Martins de Barros

David Coste

Né en 1974

DNSEP Design d'Espace, Toulouse 2002

Vit à Toulouse, enseigne à l'École supérieure d'art et de design des Pyrénées à Pau et à l'Institut supérieur des arts de Toulouse.

Factice :

Travestissement du réel qu'il infiltre, si tant est que le réel existe. Simili autant qu'artificiel, Factice est une aspiration fière de la matière et des sujets. Habile illusion qui se plaît à tromper l'œil, interroge Platon et inspire l'artiste. L'adjectif aussi bien que le nom embrassent la question du décor et proposent d'envisager un ailleurs plus authentique que son modèle. Le photographique y apporte du doute, la peinture du naturel et l'installation du concret. En librairie, Factice est un ensemble de pièces diverses regroupées et reliées entre elles, réjouissante analogie avec l'exposition.

Lexique peu ordinaire, selon toute vraisemblance. Émillie Flory, 2020



David Coste, *Portraits d'espaces* © Patrice Martins de Barros

L'image est le médium premier de David Coste. Ses différentes manières de la questionner se matérialisent en installations, photographies et dessins. L'ensemble de son travail lui permet d'interroger l'image par un jeu de montages et de constructions. Ces constructions parlant elles-mêmes de constructions, qui sont également des images, nous sommes face à un processus de mise en abîme qui lui permet d'utiliser et questionner la notion de décor, qu'il soit décor de cinéma ou décor domestique. Ce qui fait du paysage domestiqué par l'homme son sujet principal. Ce paysage que l'on trouve dans une culture et une tradition communes à la photographie et au cinéma, avec les décors d'arrière plan, les *matte painting*, mais aussi les peintures qui servent au théâtre. Arrive alors l'idée d'un fond de scène qui renvoie au tableau, et fait apparaître les liens de son travail avec la peinture.

David Coste s'intéresse à la fabrication du paysage dans les décors de films ou les parcs d'attraction : comment l'humain recrée ou tente de recréer la nature de manière totalement artificielle ? Les paysages que nous avons sous les yeux dans l'exposition ont été prélevés lors de voyages en France et à l'étranger. Ces images permettent à David Coste de pointer ces endroits où la nature est présentée, de manière assez absurde, comme naturelle et idéale alors qu'elle a été façonnée, trafiquée, augmentée et pervertie pour répondre aux stéréotypes des industries culturelles et touristiques.

Pierre Labat

Né en 1977

DNAP Quimper 1998

DNSEP Strasbourg 2000

Vit à Bordeaux, enseigne à l'École supérieure d'art et de design des Pyrénées à Pau

Ériger :

Acte d'assembler les pièces constitutives d'une œuvre sculpturale, architecturale, mobilière ou monumentale. Ériger en impose. Fondement d'une fabrique, il accompagne l'artiste dans ses expériences, ses tentatives et conserve ses promesses au sortir de l'atelier. Postérieurement, Ériger prend corps dans l'espace, dresse des contraintes physiques, dialogue avec les vides et les pleins, avec la lumière. Il interpelle les regardeurs, leur apprend à faire face, à contempler avec simplicité et à ressentir, juste avec la carcasse.

Lexique peu ordinaire, selon toute vraisemblance. Émillie Flory, 2020

Depuis 2011 et l'œuvre *Les circonstances* dans laquelle Pierre Labat a intégré une carafe d'eau, objet qu'il qualifie de ni pauvre ni riche, il y a l'apparition dans ses productions d'objets qu'il ne fabrique pas. Il les trouve sans les chercher, ou les achète parfois, en se disant que s'il les trouve autour de lui, les gens pourraient les trouver autour d'eux, et cela peut leur parler.

Avec cette œuvre, *Les circonstances* – une étagère vrillée supportant cette carafe d'eau – il s'est rendu compte très récemment qu'une forme d'axe s'était dessinée dans son travail : C'est la rencontre d'un objet géométrique et abstrait avec un objet du quotidien, ou d'un objet qui serait plutôt de l'ordre de la vie si l'objet géométrique est de l'ordre des pensées.

Cette rencontre se retrouve dans quasiment toutes les pièces exposées au BO, avec les règles en aluminium, ces droites qui supportent des objets, et les impressions sur papier millimétré, une grille orangée qui offre un espace abstrait et normé à un objet qui s'y déploie, objet dans l'idée du vivant, de l'humain et du quotidien.

Pierre Labat dit souvent à ses élèves : vos travaux, un sur deux finira chez quelqu'un et de considérer que la finalité d'une œuvre d'art est de trouver sa place dans la vie quotidienne. Il aime voir son travail chez les gens, rejoindre toute une collection d'objets, et signifier ainsi que la personne a trouvé dans ce travail une connexion avec ses objets personnels, sa vie, son chez-soi. Cette question du domestique, c'est à dire l'endroit où l'on se sent bien, est très présente dans *Selon toute vraisemblance*, parce que l'on y trouve ce genre d'œuvres qui sont faites pour aller chez soi ; il y a du faux bois, des photographies de lieux, de vrais objets du quotidien. Pour Pierre Labat, ce que l'on cherche souvent dans une œuvre d'art, c'est à la fois une proximité et une étrangeté qui nous dérange, on cherche l'incompréhension mais aussi quelque chose auquel se rattacher.

Pour être plus proche du visiteur, il fait œuvre avec les matériaux et objets de l'endroit où il se trouve et parle d'hygiène de vie artistique. Il dit que ce rapport au domestique, qui est également très présent dans le travail de Jean-Marie, nous lie dans cette exposition que nous concevons tous les trois comme le substitut d'un lieu habité. Il aimerait que le visiteur la voit comme un lieu qui se situe entre espace habité et atelier.



Pierre Labat, *Un printemps ensemble* © Patrice Martins de Barros

Selon toute vraisemblance salle 1

Équilibre :

État éphémère des choses et des sentiments. Potentiellement suivi par la chute, Équilibre reste précaire, ce qui en fait sa force. Sensoriel, psychique ou visuel, il est souvent un but convoité ; sa réussite commune dépend du poids de chacun. Dans son travail, l'artiste le favorise ou le pousse à son point de rupture. Équilibre se déploie dans la multiplication d'une forme peinte, dans la masse d'une pierre et d'un livre, dans la juste composition, dans la conquête de l'infra-mince. Au sein de son antonyme, sa fragilité domine jusqu'à l'effondrement.

Lexique peu ordinaire, selon toute vraisemblance. Émillie Flory, 2020

David Coste, sans titre, installation de bois ou dessin dans l'espace.

Extension d'un dessin de la salle 3. Jeu sur les notions d'équilibre et de déséquilibre qui existent à la fois dans *Mute* dans cette même salle et dans l'installation *LFAV* de Pierre Labat salle 2.

David Coste, sans titre, 2020, 4 x 3 m, papier peint.

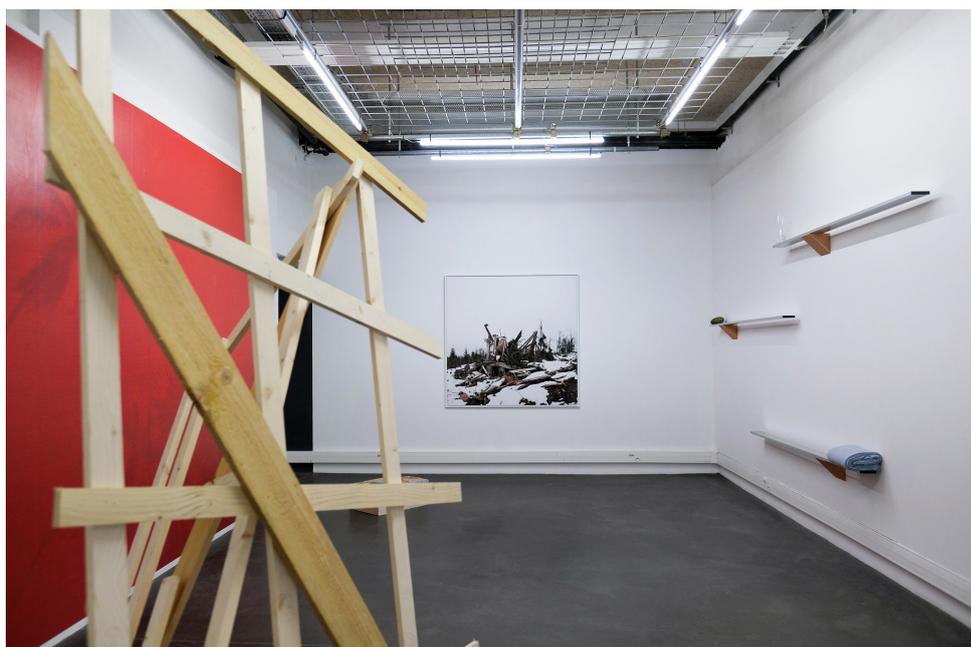
Image recadrée d'un papier peint ornemental qui pourrait dater des années 80. L'artiste joue avec un élément domestique et crée un paysage à double sens : celui un peu idyllique des palmiers, et celui d'un souffle qui pourrait être celui d'une explosion, d'une illumination faisant disparaître le motif par un surplus de lumière. Le rouge, peu employé dans les intérieurs, renvoie à cette image d'explosion et aux atolls, lieux des essais nucléaires. Le paysage peut alors évoquer autant une situation idyllique que cauchemardesque.

David Coste, *MB-N°12*, impression numérique, 152 x 152 cm, encadrement caisse américaine.

Toutes les photos de l'artiste appellent globalement l'idée d'une fiction, mais cette photo plus particulièrement puisqu'elle renvoie à des dessins qu'il aurait pu faire d'éléments détruits, déconstruits et agencés volontairement. Derrière l'idée de fiction se trouve l'idée d'une narration ouverte qui, avec la précision de prise de vue et ses différents niveaux de détails, permet au lecteur une libre interprétation des images. L'absence d'indication de localisation rappelle qu'il ne s'agit pas d'un travail documentaire, mais d'une approche sensible : les photos de David Coste tendent vers une narration fictionnelle qui permet au visiteur de se projeter dans les images et les dessins.

Pierre Labat, *Mute*, production 2021, ensemble de 5 sculptures : bois, règles en aluminium, objets posés, environ 200 x 20 x 20 cm.

Jeu de composition sculpturale avec des objets ni pauvres ni riches, des règles de maçons et des socles manufacturés recouverts d'argile. Objets usuels connus de tous posés dans un état physique d'équilibre déterminé par leur poids. Avec ces installations, Pierre Labat révèle ce qu'il appelle leur force éteinte ou cachée, qui émane du point d'équilibre fragile trouvé dans leur composition. *Mute* : silencieux, silence, pause en anglais parce que l'objet semble en pause et semble parler mais sans faire de bruit, dans un état de tension sous-jacente.



Selon toute vraisemblance © Patrice Martins de Barros

Selon toute vraisemblance

salle 2

Millimétré :

Grille reconnaissable, repère aigu, il guide les gestes de celui qui souhaite être précis. Millimétré peut s'appliquer sur n'importe quelle surface et n'importe quel support. Rarement bicolore, l'écolier le connaît brun orangé sur carton ou en bloc ; noir, bleu, vert, orange en rouleau calque ou papier pour l'architecte et l'économiste de la construction. Sur une feuille normée, l'artiste le réinvente comme paysage à composer. Millimétré abandonne alors son utilité pour retrouver sa plasticité, étendue de natures mortes d'un printemps confiné.

Lexique peu ordinaire, selon toute vraisemblance. Émillie Flory, 2020

Pierre Labat, LFAV, production Bel Ordinaire, 2021, 12 planches de pin.

Installation qui témoigne de l'affection que l'artiste porte à la question de l'étagère, dans sa vie, dans son travail, dans l'histoire de l'art. Une étagère est la base de la première exposition que l'on fait quand on s'installe dans un appartement : on pose une étagère et on y expose ses objets fétiches.

Jean-Marie Blanchet, Sans Titre x 2, 2020, 200 x 140 cm, Simili cuir, bois.

Sans titre est une série de 2016 réactivée avec la production de deux pièces pour l'exposition. Travail de peinture-objet, assemblage de simili-cuir et de bois dans une composition aérienne où des formes flottent dans l'espace comme des objets jetés sur la toile. La composition est d'inspiration pseudo-constructiviste, les pièces de bois sont des chutes choisies dans l'atelier de construction du BO.

David Coste, MB-N°17, MB-N°16 et MB-N°15, 2018, 140 x 140 cm. Impression sur plexiglas nuit jour, caisson en contreplaqué brut.

Ces trois caissons lumineux se présentent comme des passages, sortes de seuils et d'ouvertures possibles vers un ailleurs et un monde à dimension fictionnelle.

Lieux qui semblent en attente de fiction ou d'acteurs,

comme suspendus à la venue hypothétique de spectateurs. Paysages qui tentent de rejouer, avec une part d'absurdité, l'idée d'un environnement naturel qu'ils ne sont pas.

J'aime ce paradoxe, cette ambivalence d'une fiction dans un espace naturel qui porte la marque de quelque chose de totalement reconstruit.

Pierre Labat, Un printemps ensemble, 2020. 24 impressions sur papier millimétré.

Œuvres créées sous la contrainte du confinement et montrées dans une exposition telle une revanche sur cette interdiction de sortir, de rencontrer des gens, de montrer son travail. C'est la première chose que je voulais montrer pour ce projet d'exposition : comment fabriquer des œuvres plastiques sans sortir de chez soi. J'ai pris une ramette de papier millimétré et j'ai photocopié les objets de mon environnement immédiat. C'est un reportage de la chambre à la cuisine, une archive des objets autour de nous, une manière de faire des photos du temps de l'immédiateté. C'est aussi isoler les objets pour en révéler leurs qualités esthétiques.

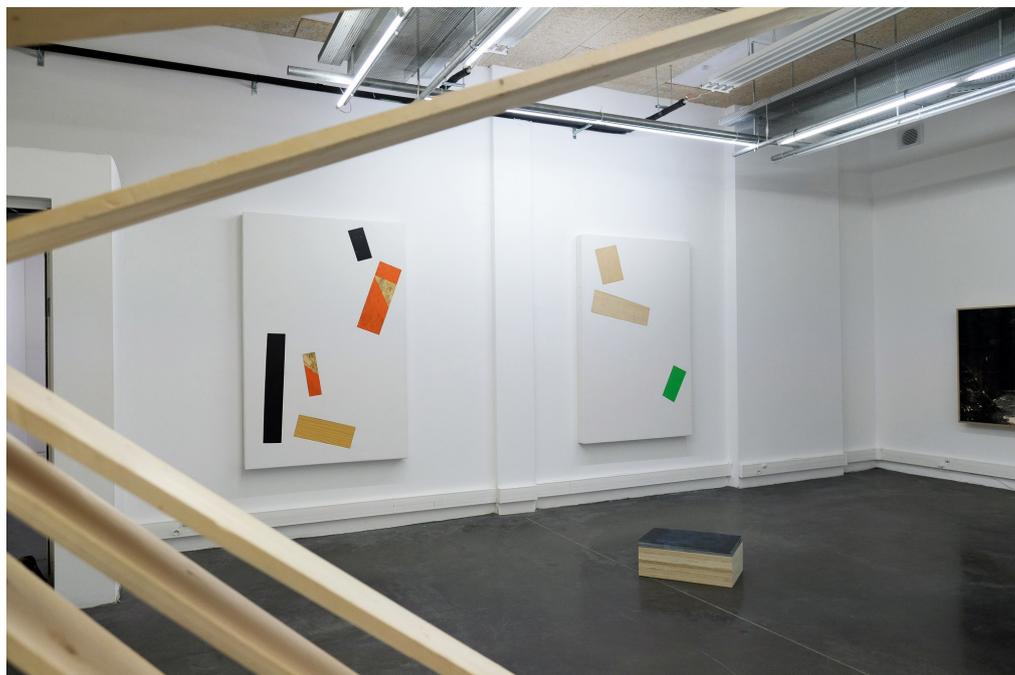
Jean-Marie Blanchet, sans titre, 104 x 83 cm bois et plastique.

Pièce qui agit comme un caisson lumineux, mais sans lumière. Idée d'un tableau presque monochrome, dont seul l'intérieur de la structure est peinte, créant ainsi un halo autour du cadre. Cette pièce convoque la peinture sans utiliser le recouvrement d'une surface, et crée le jeu d'une image très matérielle qui se situe entre une lampe sans électricité et un tableau sans peinture. Le support devient l'œuvre.

Pierre Labat, Les mains, 2020, 4 moulages en plâtre sur contreplaqué de coffrage.

Moulages de traces de doigts dans la terre glaise, lissés et sélectionnés comme des signes abstraits qui ne disent que le mouvement du doigt, accrochés sur un fonds noir.

L'artiste trouve dans cette œuvre quelque chose qui lui échappe, une sorte de peinture abstraite en volume.



Selon toute vraisemblance

salle 3

Bois :

Brut, de coffrage, exotique, de placage, aggloméré ou massif, ciré ou peint, tripli ou mélaminé, depuis qu'il a quitté son arbre Bois se recompose, se propage, se détourne, se centuple. Contreplaqué et stratifié, il investit les foyers. Monticule d'ais, il devient modèle du peintre qui en explore les facettes et la gamme colorée. En section carrée, il est taillé à la hachette, parfois teinté de noir et assemblé pour fonder un abri, une cabane, un refuge. Tranché, poncé, raboté et agencé il prend des allures domestiques, accueille une plante, habite l'espace. Lié au papier, fidèle du bâtisseur et de l'artiste, Bois traverse le temps et les sociétés. Il est vivant et tactile.

Lexique peu ordinaire, selon toute vraisemblance. Émillie Flory, 2020

Jean-Marie Blanchet, *Wood*, 2014, 170 x 140 et triptyque 170 x 100cm, Acrylique sur toile.

Série commencée en 2014. Peintures réalisées avec des pinceaux crantés sur des formes rectangulaires qui, avec leurs nuances de marron, font penser à du bois. Composition chaotique empruntée aux panneaux OSB en copeaux de bois compressés. Simulation de cette compression des éléments pour créer un faux faux-bois où apparaissent des veines produites par les pinceaux. Et je l'appelle « bois » pour être sûr que l'on regarde la même chose : une peinture sur toile et non du bois, jeu ironique qui accentue la dimension mimétique d'une peinture très accidentée.

David Coste, *Portraits d'espaces*, 2012-2020, impression piezo-graphique sur papier museum 17 x 25 cm.

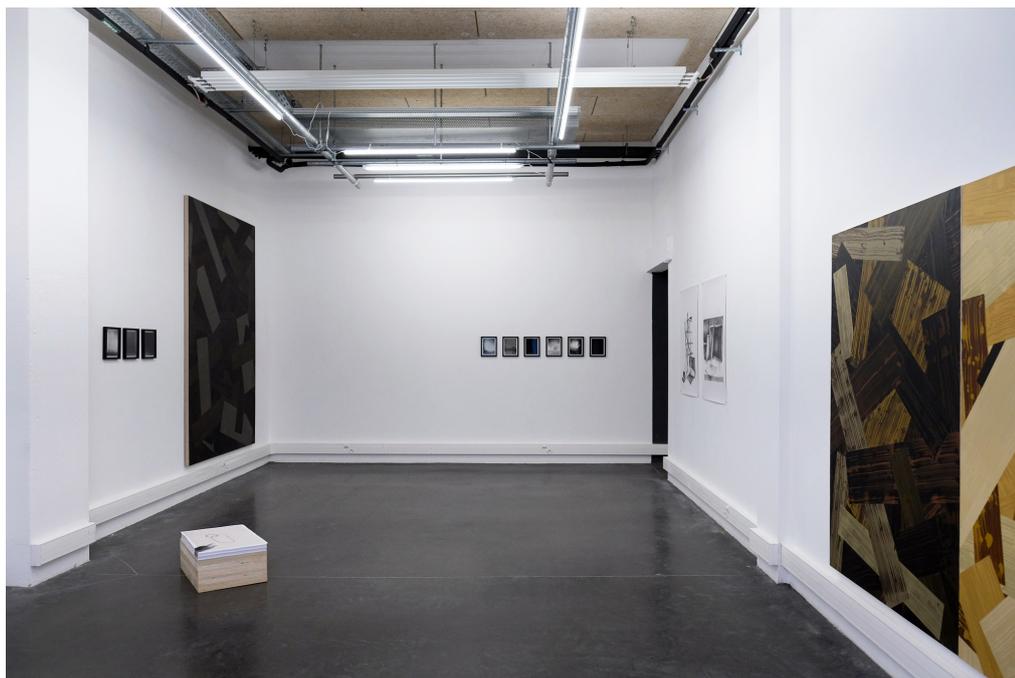
Images de décors de studios de prises de vues dans lesquelles les gens qui posaient ont été effacés. Ainsi apparaît le décor qui était derrière eux et auquel on ne prêtait pas attention, ce qui donne une dimension documentaire aux images. Ces décors contiennent un peu l'histoire de la relation entre la photo et la peinture, ce moment où la photographie arrive et supprime la peinture dans sa représentation du réel. Sorte d'inventaire de décors sans qualités qui convoquent le paysage, réalisé avec une technique à base de pigments au charbon qui donne aux photographies une matérialité très proche du dessin.

David Coste, sans titre, 2018-2020, 105 x 75 cm, Crayon graphite sur papier 230g, 3 dessins.

Série qui propose des phénomènes de construction et de mise en abîme. Projet traitant de la relation entre le dessin et l'architecture, développé à partir de revues anciennes qui présentaient des images du chantier dirigé par Le Corbusier pour la construction de la Cité Universitaire à Paris.

David Coste, sans titre, 2020, 2 tirages argentique sur papier kodak metallic, encadrement caisse américaine.

Série qui présente des points communs avec celle des *Portraits d'espaces* : une certaine abstraction, on ne connaît ni le lieu ni l'échelle, la couleur et la fumée amènent une rêverie, une dimension contemplative ou fantastique. J'aime que l'on puisse trouver des qualités et de la beauté dans quelque chose qui est faux et construit par l'homme, tout autant que dans quelque chose de naturel qui est censé être plus beau.



Selon toute vraisemblance © Bel Ordinaire

Trois affiches et un lexique peu ordinaire

Éditée à l'occasion de l'exposition *Selon toute vraisemblance* présentée au Bel Ordinaire, une série de trois affiches s'offre aux visiteurs en tant que multiple collectif. Jean-Marie Blanchet, David Coste et Pierre Labat ont chacun choisi une image qui fait sens à la fois avec les deux autres et avec les œuvres présentées dans l'exposition. Ils ont invité Émilie Flory à poser un regard sur l'exposition. Critique d'art et commissaire d'exposition, membre de l'AICA France (association internationale des critiques d'art), elle a travaillé de nombreuses années en Nouvelle-Aquitaine et en Occitanie. Elle connaît bien leurs œuvres et le travail du Bel Ordinaire depuis longtemps. Son intervention prend la forme d'un lexique décalé : *Lexique peu ordinaire, selon toute vraisemblance*, au verso de chacune des trois affiches qui composent ce multiple.

Quelques extraits du lexique émaillent cette feuille de salle pour éclairer la mise en espace des œuvres entre elles.

Domestique :

Rassurant, Domestique garde ceci d'étrange qu'il s'adresse à tous dans un panel propre à chacun. Adjectif inclusif, il est universellement reconnaissable. L'artiste le revendique à travers une voix forte et des matériaux usuels. Loin du « Grand Art », du grandiloquent et du faste, les œuvres naissent du quotidien et font signes. Les lignes noires et moutardes renvoient l'image d'une assise confortable, les mains de l'artiste se montrent quelquefois, l'épicéa vitrifié dessine une bibliothèque sans livres. L'art est populaire de belle façon. Domestique est labile, il dévie pour embrasser des notions plus oppressantes. Il prend alors le masque de la domination du sauvage, revêt l'assagissement de la nature, de la faune, de l'humain. Contraindre par la destruction, pas seulement en science-fiction.

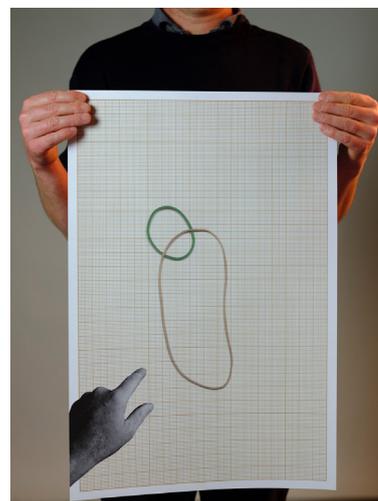
Lexique peu ordinaire, selon toute vraisemblance. Émilie Flory, 2020



Jean-Marie Blanchet, Marqueterie © David Coste



David Coste, Teenage Caveman © David Coste



Pierre Labat, Richard & Tony © David Coste

Des œuvres des trois artistes chez vous

Selon toute vraisemblance nous parle d'espaces domestiques, de matériaux et d'objets qui nous sont proches, de paysages factices qui pourraient décorer nos appartements et nos maisons. Ce qui tombe à pic, puisque l'artothèque du BO contient dans sa collection :

- Jean-Marie-Blanchet, *Fantôme*, adhésif et marqueur, 2016
- David Coste, *La réalité des fantômes*, 2009, 2 dessins de la série
- Pierre Labat, *Un printemps ensemble*, 2020, 5 photogrammes de la série
- Pierre Labat, *Les témoins*, 2017, 5 collages de la série

N'hésitez plus, si vous souhaitez emprunter et accueillir une de ces œuvres pour qu'elle trouve temporairement sa place chez vous et développer une proximité avec elle... C'est très simple, il suffit de vous renseigner à l'accueil sur les modalités d'adhésion à l'artothèque.